

UDK 821.131.1.09 Petrarca, F.
Izvorni znanstveni članak
Primljen:
Prihvaćen za tisak: 31. 10. 2007.

ĐURĐA ŠINKO-DEPIERRIS
Sveučilište u Zadru
Obala kralja Petra Krešimira IV 2, HR-23000 Zadar
ddepierris@unizd.hr

FRANÇOIS PETRARQUE

ESQUISSE D'UN PORTRAIT SPIRITUEL

Philosophe, historien, épistolier, polémiste, poète épique et lyrique, Pétrarque tend à concilier dans sa doctrine, toute de concentration sur l'humain, les valeurs du monde classique et celles du monde chrétien. Loin de lui apparaître comme des idéologies opposées, elles lui semblent, au contraire, converger vers une même tentative pour valoriser l'intérêt porté à l'homme, rehausser tout ce qui lui est propre, et inciter à une connaissance plus aiguë de son destin et de son histoire. Pétrarque affectionne donc et prône les maîtres de l'Antiquité, tout en croyant au Christ, en l'aimant, mais n'en envisageant le christianisme que dans son savoir le plus profond, dans son essence même. Ainsi l'homme – au lieu du monde, création divine – devenant toujours davantage le centre de la pensée, cette évolution idéologique, nouvelle perception de l'homme, se transmue en évolution esthétique, et la poésie reflète cette conception. Aussi Pétrarque, pénétré de cette nouvelle attitude, se sent-il plus libre, et mieux dégagé des imprégnations classiques et chrétiennes, dans l'écriture encore impratiquée de la poésie en langue vulgaire.

Tout en sachant bien que ses *Rimes* en langue vulgaire ne peuvent paraître que très secondaires par rapport à ses œuvres d'humaniste en latin, Pétrarque n'en a pas moins pleinement conscience de leur valeur profonde, et, de plus, de la continuité et de l'unité de son inspiration, en fait, du caractère absolument indissociable, en lui, du poète lyrique et de l'humaniste. Double leçon, donc. Leçon de force morale, mais sans appel indispensable à la transcendance religieuse. Leçon de poétique, qui affirme la légitimité et la valeur de l'écriture poétique en langue vulgaire. Pétrarque pourrait-il apparaître comme l'un des premiers poètes modernes de l'introspection poétique?

Une vie à l'image d'un incessant vagabondage, alimentée par une curiosité d'esprit continuelle, cherchant sans trêve à enquêter sur la nature de l'homme: «les dangers, l'exil, *peregrinus ubique* ('voyageur en tout lieu'), comme il dira de lui-même dans l'une de ses épîtres en vers»¹. Errance qui, paradoxalement, pourrait s'interpréter, en même temps, comme une quête et une aspiration naturelles à la paix, au repos de l'être, quand celui-ci est sans cesse aux prises avec cette mobilité de l'âme que Sénèque a enseignée à Pétrarque.

D'où, en dépit de l'appel d'une présence nécessaire dans la vie sociale – voyages d'apprentissage, charges ecclésiastiques ou d'orateur, missions diplomatiques auprès des grands, à Naples, Venise,

¹ Ugo Dotti, *Pétrarque*, traduit de l'italien par Jérôme Nicolas, Fayard, 1991, p. 16. Au vrai, «(...) s'il arrive à l'homme de Pétrarque d'exalter la solitude, il n'est pas un solitaire. Il voyage continuellement à travers l'Europe, il aime ou au moins il a aimé avec passion; il pleure ses morts; il s'inquiète pour le destin de son pays, il traite avec les seigneurs et les souverains – il est, à sa manière, leur égal. Il 'évoque' surtout les siècles révolus de l'Antiquité classique, il en évoque et il en reprend les valeurs et la sagesse. Sa philosophie n'est pas la matière de cours académiques – c'est la sagesse de Socrate et de Sénèque -, mais c'est précisément ce qui en fait la philosophie nouvelle qui est en train de naître en dehors des écoles, et contre les écoles – la grande philosophie que l'on est en train de redécouvrir chez les philosophes grecs et latins de l'Antiquité.» Cf. Eugenio Garin, *Le Philosophe*, dans *L'Homme de la Renaissance*, sous la direction d'Eugenio Garin, éd. du Seuil, 1990, p. 182.

Bâle, Prague ou Paris; allers et retours fréquents entre l'Italie et la France; liens tenaces avec les amis; souci de la patrie, *Italia mia*², ses devoirs envers elle – , le besoin de recueillement et de repliement, dans des lieux champêtres propices à la solitude, à l'«otium» antique, à une vie essentiellement consacrée à l'écriture, l'étude, la lecture, la méditation, la spiritualité: en particulier Fontaine-de-Vaucluse, Selvapiana, Arquà sur les collines euganéennes.

Et son traité *De vita solitaria*, un de ses livres les plus célèbres, composé en 1346 à Fontaine-de-Vaucluse, son «Hélicon transalpin», et dédié à Philippe de Cabasole³ (3), à qui il devait cette retraite baignée par les eaux de la Sorgue, et favorable aussi à d'autres œuvres [*L'Africa*⁴, le *De otio religioso*⁵, ou le *De viris illustribus*⁶] en est l'illustration, l'allégorie même, et comme un guide de vie et de liberté spirituelle. Pétrarque y célèbre la solitude studieuse [*La solitude sans culture est un exil certain, une prison, un chevalet de torture; ajoute-lui la culture, elle devient la patrie, la liberté, le plaisir. En effet, à propos du loisir, ce mot de Cicéron est certes connu: «Quoi de plus doux que le loisir lettré ?»*⁷] s'accordant, dans la beauté de la nature, à la réflexion réformatrice, la perfection morale et intellectuelle, la conquête du bien universel, et s'opposant aux corruptions socio-politiques, aux vaines agitations des villes, aux tumultes des affaires, de l'ambition, de la reconnaissance sociale et des passions terrestres: *Il m'a semblé que je pourrai très facilement démontrer que la solitude est heureuse, si je présente du même coup les malheurs et les tourments d'une vie au cœur de la foule, en passant en revue les actions des hommes que la vie solitaire rend pacifiques et tranquilles ou bien que la vie publique tient dans l'agitation, l'inquiétude et la suffocation de l'âme.*⁸

Philosophe, historien, épistolier, polémiste⁹, poète épique et lyrique, Pétrarque, tout en sachant bien que, selon la tradition et les coutumes de son temps, ses *Rimes*¹⁰ en langue vulgaire ne peuvent paraître que très secondaires par rapport à ses œuvres d'humaniste en latin¹¹, n'en a pas moins

² La *canzone* CXXVIII du *Chansonnier*; on conçoit la douleur de Pétrarque devant l'état pitoyable de l'Italie, humiliée, déchirée, dépecée.

³ Evêque de Cavaillon, Philippe de Cabasole était aussi le seigneur du territoire et possédait à Vaucluse un château qui s'élevait sur un flanc de la montagne. Une grande amitié naquit entre les deux hommes, marquée par une communauté d'intérêts, y compris politiques.

⁴ Long poème resté inachevé, écrit en hexamètres latins entre 1338 et 1342, à Fontaine-de Vaucluse et à Selvapiana (en Romagne). Dans sa lettre à la postérité, Pétrarque déclare qu'un vendredi saint, alors qu'il se promenait sur les collines de Vaucluse, il fut saisi par une inspiration soudaine et par le désir impérieux d'écrire un poème épique sur Scipion l'Africain, le héros qu'il aimait depuis sa première jeunesse. A ce sujet voir *Pétrarque* par Ugo Dotti, op. cit., p. 59.

C'est toujours dans son refuge « transalpin », où la Sorgue prend naissance, que le grand exilé d'Italie («exul ab Italia») commença, en 1346, la composition des douze églogues de son *Bucolicum carmen*.

⁵ Ecrit en 1347, le poète y reprend les thèmes du *De vita solitaria*; plus qu'un traité le *De otio religioso* est une longue exhortation sous forme de sermon et pourrait représenter une anticipation du *Secretum*: le poète parle et s'écoute dans la paix.

⁶ Pétrarque avait commencé ce livre autour de 1338, précisément à Fontaine-de-Vaucluse, puis il l'avait continué à Parme, où il avait écrit les vies de vingt-trois personnages depuis Romulus jusqu'à Caton le Censeur. Il reprit le livre à son retour en Provence en 1352 (une des raisons de son retour, écrit-il dans une lettre adressée à Luca Cristiani, était son «envie de revoir les collines, les grottes, les bois, les rochers couverts de plantes et de mousse qui renvoient le grondement de la célèbre source de la Sorgue», *Fam.* XI, 1) et en modifia le plan en l'élargissant considérablement puisqu'il y inclut la vie d'hommes illustres de toutes les époques en remontant jusqu'à Adam.

⁷ *Pétrarque, La Vie solitaire*, traduit du latin, préfacé et annoté par Pierre Maréchaux, Rivages poche, Paris, 1999, p. 61.

⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁹ Voir les deux pamphlets: *De sui ipsius et multorum ignorantia* (écrit à Pavie en 1367), et *Invectiva contra eum qui maledixit Italie*, sa dernière invective écrite à Padoue en 1373, en réponse à l'offensive des cardinaux français hostiles au retour à Rome du siège pontifical, plus exactement en réponse à l'invective que le moine français Jean de Hesdin avait rédigée en réaction à la lettre adressée quatre ans plus tôt par le poète au pape Urbain V pour le féliciter de son retour à Rome.

¹⁰ Pétrarque appelle *rime* les vers rimés en langue vulgaire, et *versi* les vers latins mesurés.

¹¹ Pendant longtemps Pétrarque est le *philosophus moralis*, auteur de traités en latin dont la modernité s'inscrit dans le courant de l'Humanisme. C'est alors le Pétrarque latiniste qu'on vénère et qu'on imite partout en Europe. Et pourtant, c'est de son œuvre en langue vulgaire que naîtra, au XVe et au XVIe siècle, le concept du pétrarquisme européen. En effet, grâce au succès écrasant de sa poésie *in volgare*, Pétrarque sera victime de la transformation progressive de son image d'humaniste savant au poète de l'amour, jusqu'à son effacement derrière l'image de Laure, destinataire même de cette poésie. Et c'est alors le poète qui l'emporte sur l'érudite.

pleinement conscience de leur valeur profonde, et, de plus, de la continuité et de l'unité de son inspiration, en fait, du caractère absolument indissociable, en lui, du poète lyrique et de l'humaniste.

En outre, dans sa doctrine, toute de concentration sur l'humain, Pétrarque tend à concilier les valeurs du monde classique et celles du monde chrétien. Loin de lui apparaître comme des idéologies opposées, elles lui semblent, au contraire, converger vers une même tentative pour valoriser l'intérêt porté à l'homme, rehausser tout ce qui lui est propre, et inciter à une connaissance plus aiguë de son destin et de son histoire.

Ainsi, selon lui, philosophes, poètes, moralistes, orateurs de l'Antiquité – en particulier, Platon, Virgile, Sénèque, Cicéron, qui ont sa prédilection – abordant les grands problèmes philosophiques et métaphysiques, cherchant à élucider les rapports du sensible et de l'intelligence, et en dégagant une morale pratique, n'enseignent rien de contraire au christianisme¹², et sont tout autant susceptibles de veiller au salut de l'âme.

Pétrarque affectionne donc et prône les maîtres de l'Antiquité, tout en croyant au Christ, en l'aimant, mais n'en envisageant le christianisme que dans son savoir le plus profond, dans son essence même, et dès lors dégagé de son aspect purement théorique et dogmatique. Cependant, dans cette apologie osée d'une vivante pérennité de la morale, d'un patrimoine réel d'idées et de culture, le symbole du sacrifice du Christ pouvait paraître alors amoindri. Et Pétrarque s'éloignait ainsi de toute mortification ascétique.

Il demeure que culture classique et culture chrétienne s'associent chez lui¹³ dans une même défense de la dignité de l'homme, une manière d'homme universel qui, à travers des conquêtes successives et progressives, devrait parvenir à incarner la figure idéale du sage¹⁴.

Or c'est bien cette figure universelle que Pétrarque cherche à tracer tout au long de presque deux mille pages (un peu plus de six cents lettres) qui composent son imposante correspondance: *Les Familiari*¹⁵ et les *Senili*¹⁶. Conçues sur le modèle des *Lettres à Lucilius* de Sénèque, qui évoquent toutes les notions du stoïcisme, comme les corrélations de la vertu et du bonheur, si elles se veulent

¹² «Et j'ai la certitude que Cicéron lui-même aurait été chrétien s'il avait pu voir le Christ ou en recueillir l'enseignement. Quant à Platon, au dire d'Augustin, il n'y pas de doute que s'il revenait à notre époque, il se ferait chrétien, et qu'il le serait devenu s'il avait pu voir l'avenir de son vivant.» Pétrarque, *De sui ipsius et multorum ignorantia / Mon ignorance et celle de tant d'autres*, préface d'Olivier Boulnois, traduction de Juliette Bertrand, revue par Christophe Carraud, notes de Christophe Carraud, éditions Jérôme Millon, Grenoble, 2000, p.177.

¹³ «(...) ce mélange de sources classiques et chrétiennes (...) ne fait que confirmer la volonté toujours plus forte de Pétrarque de faire des deux cultures et de leurs «religions» (au bon sens du terme) une seule et même plate-forme morale sur laquelle élever – construisant sur les fondements de la «virtus» jointe à l'amour de Dieu – l'édifice de la nouvelle culture humaniste.» Ugo Dotti, *Livre premier, Notice dans Pétrarque, Lettres de la vieillesse, Tome I, Livres I-III, Rerum Senilium I-III*, édition critique d'Elvira Nota, traduction de Frédérique Castelli, François Fabre, Antoine de Rosny, présentation, notices et notes de Ugo Dotti, mises en français par Frank La Brasca, Les Belles Lettres, 2002, p.13.

¹⁴ «La sensibilité de Pétrarque d'un côté, son idéal de sage de l'autre contribueront dans une large mesure à dessiner une image de la philosophie qui persistera jusqu'au dix-septième siècle: la prééminence sur la logique et sur la physique de la philosophie de l'homme comme morale, politique et esthétique; la lutte contre le dogmatisme de l'Ecole, le pluralisme philosophique (...). En même temps, Pétrarque a ouvert – et en partie à travers ses discussions sur les médecins et sur la médecine – ce qui deviendra une discussion de fond: le rapport entre les disciplines, la «dispute des arts», la crise de la structure même de l'encyclopédie du savoir – et enfin le rapport entre savoir et faire, entre vie active et vie contemplative.» Eugenio Garin, *L'Homme de la Renaissance*, op. cit., p.183.

¹⁵ *Lettres familières: Familiarum rerum libri*. Dans un premier temps, Pétrarque avait pensé donner à son recueil le titre générique de *Epystolarum mearum ad diversos liber* [«Livre de mes épîtres à diverses personnes»], mais il le transforma ensuite en *Familiarum rerum libri* [«Livres des choses familières»], titre qui devint définitif.

¹⁶ *Lettres de vieillesse ou Senilium rerum libri*: «(...) à la différence des *Familiares*, où les lettres s'éparpillent, pour ainsi dire, dans toute l'Europe, puisqu'elles sont écrites soit en France soit dans les lieux les plus divers d'Italie (reflet évident d'une existence encore tout de mouvement), les *Lettres de la vieillesse* au contraire se cantonnent dans les quelques villes d'Italie septentrionale – Venise, Padoue, Pavie, Arquà – où Pétrarque vieillissant passa les quinze dernières années de son existence terrestre (...). Pour plus de précisions, v. Ugo Dotti, *La vieillesse de Pétrarque*, dans *Pétrarque, Lettres de la vieillesse*, Tome I, Livres I - III, *Rerum Senilium*, Libri I - III, op. cit., p. XVI.

transcription des étapes fondamentales de la vie de Pétrarque, sa vie d'homme et d'écrivain¹⁷, par-delà le document humain, la confession, le simple récit biographique, c'est à la transmission morale d'un portrait idéal que se livre Pétrarque, transposant des moments intimes en événements exemplaires.

Car, comme il en avertit le lecteur, dans la lettre introductrice aux *Familiari*, il ne manquera pas d'enrichir les diverses touches de son portrait, selon le procédé de Cicéron dans ses *Tusculanes*, d'aperçus moraux qui pourront devenir la substance même de l'œuvre. Dans la métamorphose de ce retour sur lui-même qu'accomplit Pétrarque, «philosophe moral», les lettres s'érigent alors en modèle et idéal de haute spiritualité.

Mais l'élaboration de cette figure de haute spiritualité, qu'il veut traiter dans le présent et son itinéraire dans le monde tourmenté de son temps, comme à travers bien des épreuves [*per multos labores*¹⁸ (18)], puisqu'il la forge en forçant son être à se plier à la hiérarchie des valeurs puisée chez les maîtres de l'Antiquité, ne peut être proposée, à son sens, que dans une forme identique à celle de ses initiateurs. D'où sa propension à procéder souvent par expressions condensées ou formules, à parsemer sa langue de sentences ou maximes, donnant à son écrit sa fonction lumineuse d'enseignement de principes et de vérités suprêmes.

* * *

L'analyse de son Moi

Pour mieux donner encore aux événements de sa vie une signification et une valeur comme illuminées par l'enseignement éternel de la Vérité, Pétrarque imagine, toujours dans la manière de Platon et de Cicéron, une conversation que saint Augustin et lui auraient eue à Fontaine-de-Vaucluse, sur le thème du bonheur et du malheur de l'homme, et qui lui aurait proposée une femme «d'une beauté nouvelle», allégorie, dans sa «splendeur», de la Vérité même¹⁹ :

*Ma beauté nouvelle ne doit pas te troubler. J'ai eu pitié de tes erreurs, et je suis descendue te porter secours. Il est temps encore. Tu n'as que trop regardé la terre avec des yeux d'aveugles : si les choses mortelles ont charmé tes regards, imagine le charme des éternelles!*²⁰

Dans ce dialogue philosophique en latin, son *Secretum*²¹, long entretien qui se prolonge durant trois jours (les trois «livres» de l'ouvrage):

*Alors, sous le regard de la Vérité qui, faute d'autres arbitres, jugeait de tout en silence, nous commençâmes un long entretien qui se prolongea durant trois jours*²² ,

¹⁷ «le Pétrarque 'privé' se fond dans le Pétrarque 'public', et, comme toujours, la voix de l'un se joint à celle de l'autre. Le regard de l'humaniste, malgré son âge, reste constamment grand ouvert sur lui-même et sur le monde.» *Pétrarque, Lettres de la vieillesse*, op. cit., pp. XIII-XIV.

¹⁸ *Familiari*, II.

¹⁹ Le dialogue entre *Franciscus* (Pétrarque) et *Augustinus* (saint Augustin) se déroule en sa présence: «(...) je compris que celle qui parlait n'était autre que la Vérité, dont j'avais décrit le palais sur les hauteurs de l'Atlas; mais d'où venait-elle? Du ciel sans aucun doute». *Pétrarque, Mon Secret (Secretum)*, traduit du latin et présenté par François Dupuigrenet Desroussilles, Rivages poche / Petite bibliothèque, Paris, 1991, p. 30.

²⁰ *Ibid.*, pp. 29-30. Peut-être pourrait-on établir un parallèle entre la présence de la femme - à la fois Vierge et Vérité - dans le *Secretum*, et la présence / absence de Diotime, prêtresse et étrangère de Mantinée, dans le *Banquet (To Symposion)* de Platon. Diotime, dont Socrate prétend qu'elle lui a «enseigné les choses d'amour», n'assiste pas au banquet, mais surgit au milieu des convives dans la parole de Socrate à qui c'est le tour de faire l'éloge de l'amour. Or c'est sous le masque de Diotime que Socrate pourra dire tout ce qu'il a à dire: *Aussi le plus facile pour moi, c'est, à mon avis, de suivre dans mon exposé la marche même de l'Etrangère quand elle me faisait subir ses interrogatoires*. Cf. *Platon, Œuvres complètes*, tome IV, 2e partie, *Le Banquet*, texte établi et traduit par Léon Robin, cinquième édition revue et corrigée, Paris, Les Belles Lettres, 1951, p. 51.

²¹ Une des versions les plus sûres dans lesquelles le *Secretum* nous est parvenu est le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne 26 sin. 9 copié par Tebaldo della Casa, qui le transcrivit en 1378 à partir du texte de Pétrarque de 1353 avec les annotations de 1358.

²² *Pétrarque, Mon Secret*, op. cit., p. 32.

Pétrarque s'inspire de deux textes de saint Augustin, ses *Confessions*, dont il reçut un manuscrit en cadeau à Paris²³, et son *De vera religione* [«De la vraie religion»] sur lequel il médita longuement, de 1346 à 1347, comme l'attestent les notes marginales autographes figurant sur un exemplaire lui ayant appartenu.

En tournant son regard vers les expériences et les épreuves du passé: essentiellement la *blessure jamais cicatrisée* de son amour pour Laure, cette femme qu'il *porte au plus haut* et qui est, selon saint Augustin, *la cause de sa ruine*²⁴, la frustration de son désir, la honte, en même temps qu'il éprouve d'être pris pour un sot, et d'autre part, l'ambition mondaine, la soif de gloire littéraire, aiguillonnées par le nom même de Laure qui l'a poussé vers la quête de lauriers poétiques. Ce sont bien sûr ces *deux chaînes adamantines*²⁵ qui enserrant son âme, l'amour pour Laure et l'amour pour la gloire, que Pétrarque entreprend de méditer. Dans cet apprentissage de l'âme, il confronte son point de vue à celui de saint Augustin, cherchant d'abord à concilier la vérité de l'expérience et la vérité révélée.

Mais si saint Augustin, lorsqu'il était «enfermé dans la prison de son corps», a subi des épreuves semblables aux siennes, s'il a su déjouer alors les pièges du monde et des séductions terrestres, et se dégager des contingences mondaines, du «fléau» des passions trompeuses, des «fantômes»²⁶ de l'expérience, ces «phantasmata» qui occultent l'origine céleste de l'homme – son exemple offrant par là une leçon de volonté conforme à la fois à la doctrine stoïcienne de Sénèque ou de Cicéron et à la doctrine chrétienne traditionnelle -, en revanche Pétrarque, même s'il ne manque pas d'user de leur sagesse, n'hésite pas à opposer la volonté absolue et la volonté relative.

Car son inclination pour l'*acedia*, ce péché capital pourchassé par les moines parce qu'il fait obstacle au progrès de l'esprit, cette maladie de l'âme, proche de l'*aegritudo*²⁷, évoquée par les Anciens et par Cicéron dans ses *Tusculanes* pour sa difficulté à se défaire d'une obsession dépressive, la nature profonde, en somme, de Pétrarque en proie aux tourments de la mélancolie²⁸, à une «incapacité à se libérer du joug des vices», le contraignent à ne pouvoir concilier sa propre vérité intérieure et la vérité chrétienne.

Dès lors Pétrarque déclare sans ambages que la vie ne lui appartient pas, qu'incapable, dans sa dépendance vis-à-vis des sollicitations extérieures, d'obtenir l'indépendance de la volonté, de contrôler son existence, il est donc victime de la Fortune. La position de Pétrarque face à la destinée, et à l'encontre de celle de saint Augustin (*je suis indigné que tu puisses croire que l'on peut devenir*

²³ «Une tradition bien établie voudrait qu'en 1342 et 1343 Pétrarque ait traversé la période la plus sombre d'une longue crise morale et religieuse, dont on pourrait faire remonter l'origine jusqu'en 1333, quand Dionigi donna au jeune Francesco son exemplaire des *Confessions* de saint Augustin. Cette crise allait entraîner la composition des sept *Psalmi penitentiales*, et surtout celle d'un des livres les plus célèbres de l'écrivain, le *Secretum*. Des recherches plus récentes ont au contraire permis d'avancer cette raisonnable hypothèse: aussi bien les *Psaumes* que le *Secretum* furent écrits plus tard, et la rédaction de cette dernière œuvre, commencée en 1347, se poursuivit jusqu'en 1353 avec une étape intermédiaire en 1349.» Ugo Dotti, *Pétrarque*, op. cit., p. 130.

A ce propos il convient de souligner l'importance des *Confessions* d'Augustin pour la conception de l'écriture de soi au Moyen Age.

²⁴ Pétrarque, *Mon Secret*, op. cit., p. 135.

²⁵ Ibid, p. 122.

²⁶ Ibid, p. 67.

²⁷ «Augustin: Tu es atteint d'une terrible maladie de l'âme, la mélancolie, que les Anciens appelaient *aegritudo*, et qu'on nomme maintenant *acidia*». Ibid., p. 99.

²⁸ «Sous le signe de Satan, on glisse d'autant plus aisément d'acédie à mélancolie, ou de mélancolie à acédie, qu'elles se trouvent toutes deux régies par la culpabilité et la faute; on les redoute d'autant plus qu'elles se suscitent mutuellement, et conjuguent leurs effets. Dès le Ve siècle, saint Jérôme met en garde les ermites, épuisés par la tristesse, contre une maladie *qui nécessite moins nos conseils que les remèdes d'Hippocrate*: indice d'une précoce convergence entre deux notions appelées à se confondre.» Yves Hersant, *Acedia*, «Le Débat», N° 29, 1984, p. 46; v. aussi, du même auteur, *Mélancolie rouge*, dans *Question de couleurs*, Les Belles Lettres, Paris, 1991, pp. 71-85.

malheureux malgré soi)²⁹ est bien que l'homme n'est pas volontairement malheureux et qu'il ne peut, par sa seule volonté, échapper au malheur.

Mais Pétrarque va plus loin encore : la guérison de l'âme, que lui propose saint Augustin, lui importe moins que le sentiment de la douleur qu'il chérit, car il reconnaît avoir le goût de la souffrance:

(...) *je prends un plaisir amer à ces larmes et à ces souffrances. On ne m'en arrache qu'à grand-peine.*³⁰
La souffrance, pour Pétrarque, peut être source de joie.

En outre, loin de considérer la gloire, telle que la lui décrit saint Augustin comme un souffle, un vent qui passe, et plus répugnant encore, l'haleine d'une foule, il maintient, au contraire, qu'il est juste de la rechercher:

*Je ne cherche pas à devenir Dieu pour jouir de l'éternité et embrasser le ciel et la terre. La gloire humaine me suffit tout à fait. C'est elle que je cherche. Etant mortel, je ne désire que des choses mortelles*³¹

Enfin, la méditation perpétuelle de la mort, comme de toutes les dégradations dont le corps est assailli, ultime remède que lui conseille saint Augustin, ne lui apporte aucunement la libération attendue, la paix souhaitée, même s'il s'est obstiné, sa vie durant, à méditer sur la mortalité de l'homme et sa condition misérable.

Bref, Pétrarque ne pouvant pas et ne voulant pas réfréner son désir d'amour et de gloire, songe, à la fin de l'entretien, à revenir au monde, mais pour s'attacher à réfléchir sur lui-même, à vivre d'abord en lui:

*Je recueillerai les fragments épars de mon âme, et je veillerai sur moi.*³²
Il affirme ainsi le bien-fondé et la valeur de sa propre expérience intérieure.

Le *Secretum* - clé du *Chansonnier* et témoignage puissant de la capacité d'autoanalyse de Pétrarque - en vient alors à tracer un programme de vie et se présente donc, par-delà les interrogations du passé, comme une véritable méditation sur l'avenir.

Mais l'exhortation de saint Augustin à méditer sur l'élévation de l'esprit et la dignité de l'homme, au-delà de ses commentateurs moraux sur la vie de Pétrarque, les défaillances d'un corps périssable et l'éphémère du temps, le conduit, dans son mépris des choses terrestres, à condamner la poésie même. Selon lui, s'adonner à l'activité poétique écarte de Dieu et distrait du salut de l'âme. Car, pour saint Augustin, la poésie ne se réduit qu'à une coupable exaltation des attachements terrestres et des funestes passions de l'âme, quand le «désir de vertu», et la pureté du devoir religieux, devraient s'appliquer, au contraire, à les rabaisser et à les vaincre.

Si Pétrarque retranscrit, à l'évidence, dans cette condamnation de la poésie et de l'instrument de l'art en général, le saint Augustin des *Confessions*, rejetant la poésie et les exercices littéraires définis comme fumée³³, de vains jeux de l'esprit - à l'image du Boèce de la *Consolation de la philosophie*, vilipendant le «venin» des Muses, parce qu'impuissantes à apaiser les afflictions et les détresses de l'homme, elles l'abandonnent plus encore à l'immanence des passions -, c'est que Pétrarque confesse ici le conflit qui l'habite, entre immanence et transcendance.

Conflit, en fait, entre le Pétrarque des œuvres latines et moralistes, disciple des maîtres de l'Antiquité, imprégné de la doctrine chrétienne et qui aspire à la transcendance, et le Pétrarque, tout

²⁹ *Mon Secret*, op. cit., p. 39.

³⁰ *Ibid*, p. 100.

³¹ *Ibid*, p. 171.

³² *Ibid*, p. 184.

³³ «Tout cela n'était-il pas vent et fumée ? N'y avait-il pas d'autres sujets où exercer mon esprit et ma langue?» Saint Augustin, *Confessions*, tome I, Livres I-VIII, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle, Paris, Les Belles Lettres, 2002, *Livre premier*, XVII, 27, p. 23.

autant tourné vers la transcendance et n'y parvenant pas, mais qui, emporté par la force angoissée et tragique de la passion amoureuse, ne peut s'arracher à l'immanence, et dès lors la chante, mais en langue vulgaire, allégée des artifices de la tradition.

Or, comme le dit Ugo Dotti, ce conflit, bien plus qu'une crise religieuse, exprime «(...) l'originalité d'une poétique et d'une poétique historique (car) la pénétration croissante de la thématique antique dans les sujets de l'art et de la culture entraîna (...) une nouvelle conception de l'histoire (...), le dépassement de la doctrine chrétienne liée à l'alpha et à l'oméga du péché originel et du Jugement dernier.»³⁴

Ainsi l'homme – au lieu du monde, création divine – devenant toujours davantage le centre de la pensée, cette évolution idéologique, nouvelle perception de l'homme, se transmue en évolution esthétique, et la poésie reflète cette conception. Aussi Pétrarque, pénétré de cette nouvelle attitude, se sent-il plus libre, et mieux dégagé des imprégnations classiques et chrétiennes, dans l'écriture encore impratiquée de la poésie en langue vulgaire. Surtout il y voit, grâce à la puissance expressive de l'art – mais ici conçu comme représentation subjective du monde sensible et de la condition humaine –, à l'opposé de la traditionnelle expiation religieuse, une véritable catharsis par la poésie.

Pétrarque va donc choisir, plutôt que la rédemption dans la religion, la consolation de la poésie «puisque en chantant la douleur s'atténue»³⁵. Position difficilement compatible avec la transcendance.

Il reste que cette transcription par la poésie en langue vulgaire d'une passion intimement vécue, l'ennoblissement par l'art des déchirements d'un amour contrarié, affirment comme une manière de subjectivisme lyrique. Mais, puisque tout lecteur peut s'y retrouver lui-même, s'identifier au poète, comme le suggère les deux vers du premier sonnet du *Canzoniere*:

*Vous qui au fil des rimes éparses écoutez
le son de ces soupirs dont j'ai repu mon cœur
(Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono / di quei sospiri ond'io nudriva 'l core)*³⁶,

la poésie en langue vulgaire, à l'inverse d'une poésie jusque-là enfermée dans des thèmes conventionnels, soumise à des techniques de composition désuètes et d'un didactisme trop pesant, annonce désormais une nouvelle forme bien plus mobile de l'art moderne.

Parce qu'elle introduit dans la poésie d'amour tout le poids des valeurs profondément humaines et universelles, et suscite la compassion et le frémissement des sentiments, cette nouvelle forme poétique provoque une réelle participation émotive. L'exigence de vérité, émanant de la vie même et d'une forte subjectivité dans la tonalité des implorations de la mélancolie et du regret, est bien la clef des *Rimes*³⁷, dans leur passage du latin en langue vulgaire. La voix de Pétrarque y fait dialoguer, dans l'évocation complexe du souvenir, le monde terrestre des passions séductrices, leur déchirement, la réalité et le rêve, le plaisir et la douleur, le désir et le désarroi, et la présence, encore vive, de l'anxiété chrétienne, du péché, du remords, comme de l'appel divin.

Mais Pétrarque, n'envisageant plus la vie terrestre comme l'image négative de la vie céleste, ne méprisait plus les choses de ce monde, et l'amour et la gloire d'ici-bas lui semblaient pouvoir et devoir se conquérir, même s'il n'ignore pas que leur séduction peut être illusoire (lui-même n'a-t-il pas cru pouvoir élever Laure au rang des divinités, et donc la préserver de la mort: *nul autre que moi-même dont*

³⁴ Ugo Dotti, *Pétrarque*, op. cit., p. 367.

³⁵ Canzone XXIII.

³⁶ *Pétrarque, Canzoniere / Le Chansonnier*, introduction, traduction, biographie, bibliographie, glossaire, index de Pierre Blanc, Classiques Garnier, 2004, sonnet 1, pp. 52-53. Sauf mention contraire, les citations des vers du *Canzoniere* (ou du *Chansonnier*) sont tirées de cette édition bilingue.

³⁷ Pétrarque appelait ses poèmes lyriques écrits en toscan *Rerum vulgarium fragmenta* [«Fragments de choses vulgaires»], publiés pour la première fois en 1470. Les éditions des quinzième et seizième siècles donnent comme titre collectif de ces poèmes *Le volgari opere* ou *Le rime del Petrarca* ou *Sonetti, Canzoni et Trionfi*, ou les assimilant à l'auteur, simplement *Il Petrarca*.

je puisse me plaindre, / moi qui ne croyais Mort maîtresse des déesses)³⁸, se donne pouvoir, en définitive, de braver le ciel, de s'affranchir des oppressions idéologiques et de gagner par-là une nouvelle et réelle liberté d'être, conquise uniquement dans le monde vivant des jouissances et des souffrances terrestres.

Mais cette liberté, où s'exalte l'amour, revêt une tonalité élégiaque d'autant plus moderne qu'elle est liée à l'exacerbation de la précarité. Pétrarque faisant crédit aux troubles et à l'instabilité qu'engendre la passion, s'abandonne alors à la fragilité de moments et d'attitudes contradictoires: *Ore rit, ore pleure, ore craint, se rassure (or ride, or piange, or teme, or s'assecura)* (39)³⁹. Ce vers du *Canzoniere*, dans ses oppositions réductrices, resserre bien, à lui tout seul, toute la mobilité et la fébrilité des sentiments humains.

En somme, en se remémorant sa destinée :

et me remémorer ma dure destinée

nul autre que moi-même dont je puisse me plaindre,

(*et mi rammente la mia dura sorte: / ch'altri che me non ò di ch'i' mi lagne,*)⁴⁰, Pétrarque, par ce transfert du conflit de ses pensées, comme du déchirement de ses passions, dans le miroitement de la mémoire et la mélancolie du rêve, trouve, grâce à son *Canzoniere*, ainsi qu'au passage du latin en langue vulgaire, une jouissance à créer un soulagement au malheur et au doute, par le plaisir des mots, dans leur revendication de vérité.

La parole poétique en langue vulgaire⁴¹ dans sa métamorphose stimulante de la souffrance et du désarroi en espoir, révèle par-là non seulement une force de réaction qui devient source de guérison, mais surtout la conviction que l'activité créatrice, quand elle se satisfait d'elle-même dans une nouvelle liberté d'expression, ouvre le chemin à une réelle autonomie poétique.

Double leçon, donc. Leçon de force morale, mais sans appel indispensable à la transcendance religieuse. Leçon de poétique, qui affirme la légitimité et la valeur de l'écriture poétique en langue vulgaire.

Mais la personnalité de Pétrarque n'en demeure pas moins ambiguë. Ambiguïté de l'homme qui, tout en aspirant à se soustraire à l'époque et à mener une vie de solitaire exclusivement consacrée à l'étude et à l'écriture, se complaît tout autant à fréquenter les grands lors de missions diplomatiques (et il en appelle alors à Cicéron pour démontrer qu'il doit de se dévouer à sa patrie), ou quand il s'installe à Milan, auprès des Visconti, au grand dam de ses amis qui se jugent trahis.

Ambiguïté du poète en langue vulgaire des *Rime extravaganti* et du *Canzoniere* qui, tout en proclamant son admiration pour Dante, regrette que la *Divine comédie* n'ait pas été écrite en latin, dans le style élevé propre au monde classique. Et Pétrarque, dans le premier sonnet du *Chansonnier*, ne va-t-il pas jusqu'à avouer la honte que lui inspire cette œuvre :

la honte de moi-même au fond de moi me prend.

Et de ma déraison la vergogne est le fruit

(*di me medesimo meco mi vergogno; // et del mio vaneggiar vergogna è 'l frutto*)⁴²

Mais peut-être est-ce cette ambiguïté même, foyer de convergence de deux tentations, qui fait de Pétrarque l'une des figures les plus attachantes et les plus influentes de son temps. Car la gravité et la

³⁸ (...) *ch'altri che me non ò di ch'i' mi lagne, / ché 'n dee non credev'io regnasse Morte*. Voir le sonnet 311. Bien qu'il s'agisse d'une créature idéalisée, Laure est une femme vraie dont la présence physique trouble et poursuit le poète.

³⁹ *Canzone* 129 [«tantôt elle rit, tantôt elle pleure, tantôt elle s'effraie ou se rassure»].

⁴⁰ Sonnet 311.

⁴¹ «Dans une lettre de 1364 adressée à Boccace, Pétrarque confessa à son ami s'être jadis proposé de se dédier entièrement à l'étude de la langue vulgaire parce qu'il estimait que cette langue (contrairement au latin) était encore en formation et qu'elle exigeait donc une grande application et beaucoup de travail. Animé par cette conviction, il se proposa donc d'écrire une grande œuvre en langue vulgaire (...)» Ugo Dotti, *Pétrarque*, op. cit., p. 54.

⁴² Bien que Pétrarque dénonce publiquement ses écrits *in volgare*, il travaille sur la transcription, autographe pour une large part, de ses *Rerum vulgarium fragmenta* jusqu'aux derniers moments de sa vie.

portée de son œuvre naissent justement de cette ambivalence, où rien n'est assuré ni certain, mais qui oblige le lecteur à revivre en lui-même, en s'interrogeant, la complexité de cette expérience humaine, transfigurée par une nouvelle forme d'art. Pétrarque pourrait-il apparaître comme l'un des premiers poètes modernes de l'introspection poétique ?

Bibliographie

- Pétrarque, *Canzoniere / Le Chansonnier*, introduction, traduction, biographie, bibliographie, glossaire, index de Pierre Blanc, Classiques Garnier, 2004.
- Pétrarque, *Canzoniere*, Préface et notes de Jean-Michel Gardair, traduction du comte Ferdinand L. de Gramont, NRF, Gallimard, 1983.
- Pétrarque, *Mon Secret (Secretum)*, traduit du latin et présenté par François Dupuigrenet Desroussilles, Rivages poche / Petite bibliothèque, Paris, 1991.
- Pétrarque, *La Vie solitaire*, traduit du latin, préfacé et annoté par Pierre Maréchaux, Rivages poche, Paris, 1999.
- Pétrarque, *De sui ipsius et multorum ignorantia / Mon ignorance et celle de tant d'autres*, préface d'Olivier Boulnois, traduction de Juliette Bertrand, revue par Christophe Carraud, notes de Christophe Carraud, éditions Jérôme Millon, Grenoble, 2000.
- Pétrarque, *Contre la bonne et la mauvaise fortune (De Remediis Utriusque Fortunae)*, traduit du latin et préfacé par Anne Duprat, Rivages poche, 2001.
- Dotti, U., *Pétrarque*, traduit de l'italien par Jérôme Nicolas, Fayard, 1991.
- Dotti, U., *Pétrarque, Lettres de la vieillesse, Tome I, Livres I-III, Rerum Senilium I-III*, édition critique d'Elvira Nota, traduction de Frédérique Castelli, François Fabre, Antoine de Rosny, présentation, notices et notes de Ugo Dotti, mises en français par Frank La Brasca, Les Belles Lettres, 2002.
- Garin, E. (sous la direction de), *L'Homme de la Renaissance*, éd. du Seuil, 1990.
- Platon, *Ceuvres complètes*, tome IV, 2e partie, *Le Banquet*, texte établi et traduit par Léon Robin, cinquième édition revue et corrigée, Paris, Les Belles Lettres, 1951.
- Hersant, Y., *Acedia*, «Le Débat», N° 29, 1984.
- Hersant, Y., *Mélancolie rouge*, dans *Question de couleurs*, Les Belles Lettres, Paris, 1991
- Mann, N., Pétrarque, essai traduit de l'anglais par Edith McMorran et revu par l'auteur, Bable, Actes Sud, 1989.
- Saint Augustin, *Confessions*, tome I, Livres I-VIII, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle, Paris, Les Belles Lettres, 2002, *Livre premier*, XVII.

Francesco Petrarca. Skica za duhovni portret

Sažetak

Filozof, povjesničar, polemičar, epistolograf, epski i lirski pjesnik, Petrarca teži izmiriti u svome učenju - koje je posve usredotočeno na ljudsko - vrijednosti antičkog s vrijednostima kršćanskog svijeta. One mu se ni u kojem slučaju ne javljaju kao suprotne ideologije, dapače, čine mu se usmjerene k istom pokušaju vrednovanja zaokupljenosti čovjekom, isticanja svega što je čovjeku svojstveno, kao i poticanje izoštrenije spoznaje o sudbini mu i povijesti. Petrarca je dakle naklonjen i hvali velikane Antike, istodobno vjerujući u Krista i ljubeći ga, ali razmatrajući kršćanstvo samo u njegovom najdubljem učenju, u samoj mu bitnosti. Tako čovjek – umjesto svijeta, božanskog stvaranja – postaje sve više središte misli, a ta se ideološka evolucija, nova percepcija o čovjeku, pretvara u estetsku evoluciju gdje je pjesništvo odraz takve koncepcije. Stoga se

Petrarca, prožet tim novim stavom, osjeća slobodnijim, te rasterećenijim od klasičnih i kršćanskih prožimanja u pisanju stihova na pučkom jeziku koje je još bez iskustva. Premda dobro zna da se njegov *Canzoniere* na pučkom jeziku može činiti tek drugorazrednim u odnosu na humanistička mu djela na latinskom jeziku, Petrarca je ipak posve svijestan njegove duboke vrijednosti, a time i nastavka i jedinstvenosti svoga nadahnuća, naime, potpuno nerazdvojive značajke u njemu samome između lirskog pjesnika i humaniste. Dakle, dvostruka pouka : pouka moralne snage, ali bez neophodnog pozivanja na vjersku transcendentnost, te pjesnička pouka, koja potvrđuje legitimnost i vrijednost pjesničkog pisanja na pučkom jeziku. Zar ne bi Petrarca mogao biti jedan od prvih modernih pjesnika pjesničkog samopromatranja?